

PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS 2 Rue Brovet

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THEATRE ~ ECONOMIE DOMESTIQUE.

MODES

Les étoffes d'hiver que nous venons de voir promettent aux élégantes de *somptueux* costumes. Nous ne trouvons pas que cet adjectif soit hors de propos, pour qualifier les tissus employés, même pour les costumes de ville. La *moire*, le *satin*, le *velours* forment le fond sur lequel se dessinent en relief ou en façon de broderie, des dessins du goût le plus pur et des motifs gracieusement enlacés.

Quelle bizarre opposition feront ces tissus avec les façons actuelles, aux plis tourmentés, aux pous enlevés et au drapé tumultueux! les façons simples leur *conviendraient mieux* assurément, et permettraient de voir dans toute leur beauté leurs merveilleux dessins. Aussi les premiers costumes que nous ayons vus combinés avec une de ces étoffes — une *moire* à rayures en peluche chenille — avaient une façon nouvelle qui, tout en restant drapée, n'avait pas cet ensemble chiffonné obtenu avec toute cette série d'étoffes molles nommées *surah* gros grain, *satin* merveilleux, *Duchesse*, *royal*, *républicain*, *Kalakaua*.

Nous avons déjà fait pressentir dans un de nos précédents Courriers de Modes, qu'une modification serait nécessaire, et elle ne s'est pas fait attendre.

Ces premiers costumes sont envoyés pour les réunions d'automne aux châtelaines, qui auront ainsi la primeur des modes; Paris ne les verra paraître qu'à la fin de décembre. La physionomie de Paris n'est guère élé-



Robe de chambre en *surah* scabieuse, garnie de dentelle espagnole (devant et dos).

Patron découpé.

De la Scabieuse, 10, rue de la Paix.

gante en ce moment; on ne rencontre qu'étrangers baragouinant un français de fantaisie, des femmes uniformément vêtues de longues pelisses: écrue, grise, blanc sale, biche, loutre, qui de loin, et le jour baissant,

les font ressembler à des fantômes grotesquement coiffés d'une chose bizarre empruntant la forme d'un écu bosselé, d'un plat à barbe, d'un auvent, d'un seau qui font rêver à Don Quichotte.

Nos promenades, les Champs-Élysées, le bois de Boulogne, sont veuves de leurs sirènes, et leurs futaies n'abritent plus que de rares promeneuses dont nous nous dispenserons de vous décrire les costumes. La vie de château qui va succéder, pour les riches d'ici-bas, aux plaisirs balnéaires et aux joies des voyages, en ramenant les éparpillées, oblige à s'occuper de nouvelles toilettes et ce sont des spécimens de nos modes d'hiver que nous allons donner un aperçu.

Un costume en moire à rayures de peluche a un jupe sans garniture, sur lequel se relève, en pouf proéminent, une petite polonaise en moire dont le devant du corsage est à pointe prononcée descendant sur la jupe. Très courte, derrière, elle reçoit au contour quatre *petits plissés en surah qui font touillis*, un col montant avec nœud à l'encolure et ce même nœud au coude de la manche où s'arrêtent les boutons qui se ferment à partir du poignet. Une manchette rabattue en dentelle et le col de même.

Un autre est en moire et cachemire de l'Inde, d'un gris moyen ardoise d'un ton exquis. La jupe en moire est allongée de quatre plissés en satin et cachemire, rabattant l'un sur l'autre et la polonaise en cachemire, fendue de côté et de biais; la partie passant sur le tablier, drapée de trois plis profonds et l'autre venant s'y fixer par des boutons, ce côté très relevé sur la hanche; des biais de moire au bord, un col et des parements assortis.

On fait aussi un genre-habit tout-à-fait fantaisiste qui rappelle l'habit Incroyable, mais avec plus de grâce dans la coupe; le goût le manie de façon à ne lui laisser qu'un peu d'originalité, en lui enlevant le ridicule de ces pans interminables. Ces habits, ces pince-tailles en moire noire se portent sur des jupes de couleur tranchante; mode jolie, gracieuse, économique;

il s'en fait en moire de couleur, mais pour les femmes qui cherchent à réunir l'élégance et l'utilité, nous conseillons la moire noire comme plus pratique et se portant avec toutes les nuances. Il faut aller à la Scabieuse pour trouver l'expression de la mode dans toute sa nouveauté; les modèles que nous y avons vus sont d'une séduction contre laquelle viendront échouer les plus sincères résolutions d'économie. Cette mode se fait d'une simplicité attrayante, quant aux garnitures, mais les étoffes sont superbes. C'est cette maison qui a mis à la mode ces broderies en perles-tube qui brillaient comme l'acier le mieux poli et dont elle a fait des cuirasses qui eurent et ont encore un grand succès.

Les costumes de grand deuil ont un cachet sévère qui leur convient et le crêpe anglais en fait le seul ornement; mais la manière dont ils habillent à la marque d'une bonne maison; ceux de demi-deuil s'achèment progressivement vers les façons de fantaisie.

Quant aux costumes de couleur, ils sont tout-à-fait dans le mouvement: originalité, pouf drapé, garnitures; et sur tout cela passe un souffle de bon goût qui se trouve rarement uni à l'originalité, parce qu'on a le tort de confondre l'excentricité avec l'originalité. Les tissus de la Scabieuse, 10, rue de la Paix, sont la propriété de la maison, aussi ne trouve-t-on pas, dans les magasins de nouveautés, les riches dessins de ses tissus damassés, brochés et brodés.

Les dispositions nouvelles de ses peluches, moires, surah, satin et les fantaisies de toute sorte se comptent par centaine. Les tissus de deuil sont beaux et bons; ils se classent en tissus mats pour grand deuil, tissus à grains divers pour deuil moins sévère, tissus brillants, se combinant avec la soie pour demi-deuil porté en noir, puis les soieries et lainages de fabrication nouvelle: scabieuse, violette russe, violette de Parme, la gamme des gris si variée. Les manteaux de voiture, les confections pour la ville sont très élégants et nous y reviendrons.

CORALIE L.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 109 et 111).

Robe de chambre en surah Scabieuse, garnie de dentelle espagnole. — Le plastron est fait soit d'une étoffe pékin, velours et satin, soit d'un satin plissé verticalement; il est coupé à la hauteur des hanches par un bouillonné monté à tête aux deux bords. Les devants s'ajustent, de chaque côté, sous une dentelle espagnole descendant de l'encolure au bord inférieur. Le dos a un pli Watteau rapporté relevé dans le bas et fixé à la robe, laquelle est à demi-traine garnie de deux plissés et d'un ruche rabattu de côté avec coques en ruban de satin. Trois rangs de dentelle espagnole partent du bouillonné du plastron et dessinent comme une casaque; ils se perdent sous le pli Watteau. Ruche à l'encolure et coquillé à la manche ronde.

Costume en surah mauve garni de dentelle (toilette de château). — Jupe en taffetas légèrement inclinée, garnie d'un tuyaut en surah et de deux volants de dentelle; le tablier, couvert de volants-dentelle décrivant un cintre renversé, est cerné d'une draperie plate plissée de trois plis, qui

forme une tunique gracieusement relevée de larges plis et descendant en pointe. Un pan de cette tunique, entouré d'une dentelle, tombe de côté; serré dans une traverse, il s'agrafe sur la basque du corsage, laquelle, très-évidée sur la hanche, reçoit au contour une dentelle froncée. Même dentelle en colerette et à la manche.

Costume en surah bleu foncé et surah à mille carreaux. — Jupe en taffetas, le tablier couvert de volants à mille carreaux se prolongeant sur les côtés; quatre contourment la jupe. La tunique Louis XV, en surah bleu foncé, est rejetée très en arrière et chiffonnée de plis. Sur la basque se pose une draperie-panier pincée devant, à la pointe d'un plastron plissé; elle s'élargit sur la hanche dont elle suit la courbe, et se chiffonne sous la taille dans la traverse d'un nœud-bébé en moire bleue. Un col-châle en surah à mille carreaux et trois nœuds, avec boucle pour traverse, étagés sur le plastron. A la manche, draperie et nœud assortis.



Saloner imp. Paris.

4328 bis

Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Drouot, 2.

Toilettes de M^{me} Hubler, r. de Clichy 30 - Corsets & Cournures de

M^{me} Emma Guille, M. avenue de l'Opéra - Machines à coudre de la M^{me} Bacle, 46, r. du Bac.



Costume en surah mauve garni de dentelle blanche.

Costume en surah bleu foncé et surah à mille carreaux (devant et dos).

Modèles de la Scabieuse, 10, rue de la Paix.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4328 bis

TOILETTES DE CHATEAU

Costume en surah paille et surah loutre brodé au passé d'un dessin jardinière. — Jupe en surah loutre; au bord, un frisottant de même couleur soulevant quatre plissés de cinq centimètres, légèrement espacés et formant fouillis, en

surah grenat, du ton foncé au ton cerise clair; au dessus, plissé paille. Tunique paille formant pointe appliquée, de chaque côté, d'une dentelle or brodée en soie blanche. Un pof très prononcé forme une dégringolade de plis. Cor-sage à basque plastron marron, cerné de plissés grenat par-

tant d'un col rabattu. Dentelle de chaque côté, ainsi qu'à la manche demi-longue terminée par des plissés grenat. — Bas en soie marron. — Souliers paille. — Gants de Suède.

Costume en surah rosé orné de broderie sur réseau en fil d'or. — Jupe ronde appliquée d'un tablier en broderie, dont le bas se perd sous la grosse ruche posée autour de la jupe. La tunique est froncée dans le haut et relevée de

trois plis profonds; derrière, elle s'étagé en larges coques et pans. Corsage à basque formant pointe; la tunique s'agrafe sur celle du dos. Dentelle brodée dessinant une collette Médicis. Manche garnie de dentelle avec nœud en moire rosé. — Bas de soie blancs. — Souliers en faille rosée. — Dans les cheveux, touffe de géraniums. — Gants de Suède.

CHRONIQUE

Les deux événements intéressants de la vie Parisienne depuis ma dernière Chronique ont été, ou plutôt auraient été, les courses d'automne à Longchamps et l'ouverture de la foire de Saint-Cloud. Mais tout cela a disparu dans l'eau et dans la boue.

Hélas! la pluie n'a pas empêché la mort de faire une bonne recette à Charenton. Quel drame horrible! un frisson d'horreur a couru, on peut le dire, d'un bout de France à l'autre. Puis, ainsi qu'il arrive toujours, les journaux se sont emparés du fait — comme les orgues de Barbarie d'une mélodie nouvelle — et ont changé en agacement la commisération du public.

Assurément si le prix des articles auxquels la catastrophe a donné lieu était additionné, il y aurait de quoi indemniser largement les familles des morts et servir de bonnes pensions aux amputés et aux infirmes. Je doute, par exemple, que l'on puisse retirer de tous ces in-folios, par la distillation la plus parfaite, beaucoup de drachmes de bon sens. J'ai été frappée, en lisant cet immense fatras de lettres, d'articles, de conseils, de reproches, de la masse effroyable d'idées saugrenues qui sont venues s'étaler sur le papier. Chacun a trouvé le vice caché, le moyen infailible. Il en est un pour qui la sécurité des voyageurs ne sera qu'un vain mot tant qu'on ne donnera pas 10,000 fr. par an aux aiguilleurs « comme en Angleterre (?) » O sous-préfets révoqués, procureurs démissionnaires, députés non réélus, posez vos candidatures!

D'autres ne veulent plus d'encombrements, plus de retards, et pour cela, ils diminuent le nombre des trains et même, Dieu me pardonne, celui des voyageurs.

Savez-vous, bonnes gens, à qui vous me faites penser? A ce paysan qui écoutait silencieusement dans un cabaret, une discussion sur le mérite des cordonniers de l'endroit et la plus grande durée des chaussures fabriquées par eux.

« Pardine, fit le compère quand tout le monde eut parlé, voilà des souliers que je porte depuis dix ans, et je n'en possède pas d'autre paire. »

Tout le monde regarde les brodequins en question; pas un clou n'y manque.

« Dis nous vite où tu les as achetés! »

— A la même boutique que vous, seulement, je les mets quand j'entre en ville et les ôte quand j'en sors. Le reste du temps je marche nu-pieds. »

Rossini, dit-on, ne pouvait se décider à monter en wagon. Il est mort cependant. Ah! ce qu'il faudrait supprimer, ce ne sont pas les accidents, c'est la mort!

Avez-vous remarqué avec quelle régularité les mêmes événements ramènent les mêmes conversations? Que les journaux du matin racontent la moindre tuerie de deux ou trois personnes (on dit maintenant un déraillement de quinze morts, comme on dit un dîner de vingt-quatre couverts) et vous pouvez être sûre de rencontrer le soir dans un salon le monsieur qui regrette le temps où l'on voyageait en malle-poste, le temps où deux voyageurs parlaient de Bordeaux étrangers l'un à l'autre, devenaient amis pour la vie à Poitiers, et, en arrivant à Paris, s'instituaient mutuellement leur héritier universel.

Deux ou trois jours après l'accident de Charenton, au milieu d'une conversation de ce genre, le vieux marquis de *** (bien des gens vont le reconnaître) nous disait!

« Eh bien! malgré tout, moi je ne regrette pas le temps de relais des postes, et cependant j'en aurais le droit, presque le devoir. »

Alors il nous raconta l'histoire suivante qui fit, il y a quelque cinquante ans, pas mal de bruit au faubourg Saint-Germain :

A 25 ans, le marquis de *** aimait les chevaux avec... mettez passion, frénésie, folie; ce n'est pas assez. Ils les aimait, comme une coquette aime la toilette, trouvant qu'il n'y a jamais trop d'occasions d'en faire, et, prenant tous les prétextes pour satisfaire son goût effréné. Il ne roulait pas en berline, lui; quand sa mère usait de ce moyen de transport, il la précédait à cheval sur un bidet de poste, remplissant l'office du courrier, c'est à dire du postillon chargé de faire préparer d'avance, pour les gens riches et pressés, les quatre ou cinq chevaux nécessaires à l'équipage devant lequel il courait. Très amoureux de la couleur locale, le jeune marquis portait dans ces occasions, l'uniforme réglementaire: culotte de peau jaune, veste aux innombrables boutons, gilet rouge, chapeau ciré; et comme il était très élégant de tournure, joli garçon et l'un des cavaliers les plus crânes de l'époque, il paraît

qu'il était beau à voir, même ayant entre les jambes une brique de cinquante écus.

Un jour il *courait* sur la route de Paris à Genève, précédant sa mère qui se rendait dans les montagnes du Jura, à l'habitation d'une de ses sœurs. Sur la même route, une heure ou deux en arrière, roulait la berline du banquier Z***, gagnant les bords du lac Léman où il avait un château. Après 75 lieues abattues en un jour et une nuit, sans autres arrêts que ceux des relais et des repas, le beau courrier prenait tranquillement le frais devant l'hôtel de la Cloche, à Dijon, où l'on devait coucher, quand la voiture du financier y fit son entrée avec un assez gros retard. Très contrarié, et désirant éviter ces lenteurs pour le lendemain, M. Z*** après avoir aidé à descendre sa fille qui l'accompagnait, s'approcha du marquis, le prenant, tout naturellement, pour ce qu'indiquait son costume.

« Dites-moi, l'ami, c'est vous qui courez devant la berline de la marquise de ***? »

— Oui, répond le gentilhomme, en faisant à mademoiselle Z ***, un salut qui ne sentait point trop l'écurie.

— Et, — s'il n'y a pas d'indiscrétion — continuez-vous demain matin sur Genève?

— Oui; je prends cette direction.

— Alors, seriez-vous assez obligeant pour commander mes chevaux en même temps que ceux de la marquise, en la faisant servir la première, bien entendu?

— Mais, Monsieur, répond le marquis, regardant toujours beaucoup la jeune fille, je ne demande pas mieux que de vous rendre ce service.

— Eh! bien! c'est convenu, et voici pour joindre une bouteille de bon vin de Beaune à votre dîner de tout à l'heure.

Un beau louis accompagnait cette phrase.

— Monsieur, fit tranquillement le faux courrier, les mains dans les entournures de son gilet, je ne puis pas vous en vouloir, mais vous faites erreur. Je suis le marquis de ***.

Vous voyez d'ici le tableau, les exclamations, l'embarras, les excuses.

Le lendemain, on se remit en route. A chaque relais les chevaux destinés à M. et mademoiselle Z... les attendaient sur la route, et le courrier trouvait souvent moyen d'échanger quelques mots par la portière avec la jolie voyageuse qui ne demandait pas mieux.

Bref, l'hiver suivant, le marquis se mésalliait carrément, mais mademoiselle Z... avait de si beaux yeux et son père était si riche! Ce fut l'un des plus brillants salons de Paris. Mais j'espère pour vous que vous êtes trop jeunes pour l'avoir connu.

Nous voilà bien loin de l'accident de Charenton; c'est ce qu'on peut appeler courir à wagons rompus. Je comprends et j'excuse déjà le plaisir un peu égoïste qu'éprouvent les vieillards à nous raconter leurs histoires. Quand il m'en vient une sur la langue, il faut qu'elle sorte et je ne saurais pour un empire — bien différente de Fortunio — la garder pour moi.

Du reste, on n'a jamais tant causé, raconté, abimé *potiné*, *débiné* qu'à Paris en ce moment, par ces longues journées pluvieuses et déjà froides. C'est l'épo-

que des rencontres; on a fini sa saison d'eaux; on a quitté son chalet des bords de la mer, on revient de Suisse, d'Ecosse, de Norvège et, naturellement, on fait un tour à Paris pour essayer ses toilettes d'automne, donner un coup d'œil à son appartement et dire bonjour à quelques amis restés dans la capitale.

Il s'est passé bien des choses depuis trois mois; chacun a son récit à faire, triste ou gai, de telle chose qui lui advint; souvent le récit est fait obligeamment par d'autres, alors il n'en est que plus intéressant.

Voici la *toujours jeune* et très riche madame *** , dont le mari vient de perdre en Bretagne son siège de député. Elle prétend que cela lui est bien égal. Pas tant que vous voulez bien le dire, Madame. Moi, je le regrette pour les tribunes de la chambre où les femmes bien mises n'abondent pas et qui verront moins souvent désormais vos délicieuses toilettes et vos chapeaux de dix louis, charmants mais un peu risqués.

La petite et sémillante baronne de ... qui n'a jamais eu ni père, ni mari, ni frère député, peste cependant, elle aussi, contre les électeurs d'un arrondissement voisin de Paris. Encore une élégante de moins pour le Palais-Bourbon où elle ne manquait jamais un discours de.... Enfin! elle s'est bien amusée à Dieppe. Dans quinze jours, elle ne pensera plus aux perfidies du scrutin, et ma foi, qui sait? elle finira peut-être par retourner à la Chambre pour un autre orateur.

La gentille madame de C... attendait au mois de juin son mari, capitaine de frégate, embarqué depuis un an. Mais ils comptaient sans l'expédition de Tunisie. Au lieu de ramener son bateau à Toulon, le commandant l'a conduit devant Sfax; il s'est battu deux fois et il écrit: « Je n'espère pas que nous en ayons fini avant le printemps prochain. » Je croyais pourtant que les journaux du Gouvernement... mais chut! Ce qu'il y a de sûr, c'est que la pauvre petite femme est désolée et s'apprête à passer encore un triste hiver.

Je vais voir la vieille comtesse de J..., excellente femme, ne rêvant que prières et bonnes œuvres, mais disant les choses d'une façon impossible. Elle vient de perdre son mari, connu dans tout Paris pour sa bienfaisance; elle pleure et on la console comme on peut.

« Enfin, madame, votre mari était un saint; il est certainement au Ciel... »

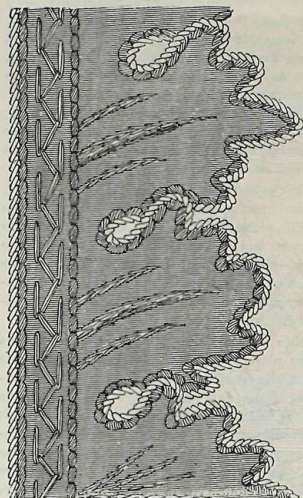
— Lui! pas du tout! qu'en savez-vous? Je vous dis qu'il est en Purgatoire...

Stupeur des assistants!
ou du moins qu'il faut faire comme s'il y était et prier beaucoup pour le repos de son âme. »

La jolie princesse *** dont le mari remplit de hautes fonctions à l'étranger gémit du surcroît de fatigues de son époux. Toutes les semaines, maintenant, son service l'oblige à aller passer un ou deux jours à X... On ne voit plus que lui à la gare du Nord. Si cela dure longtemps, il n'y résistera pas... Pour une Parisienne pur sang vous êtes bien crédule, madame!

Voici un vieux diplomate qui arrive de Baden. Il y a rencontré la marquise de ... seule, naturellement, avec sa femme de chambre. et dans cette toilette... voyante: robe en dentelles blanches, la jupe très courte, tunique en satin cerise, chapeau de meunier blanc. Cet ajustement ne rappelle guère le costume

(La suite à la page 116.)



N° 1. Bordure pour tapis en imberline vieil or.

N° 1. Bordure pour tapis en imberline vieil or. Se découpe en dents au bord supérieur, s'applique par un point de Boulogne en laine vieil or, surmonté d'une ganse en soie claire. Nervures en soie grenat de deux tons. Un double point de Boulogne en laine vieil or, entre lesquels court un point d'épine bleu pâle, fait bordure dans le bas. Cette bordure s'applique sur la longueur du tapis, et la bordure n° 2 sur la largeur — toutes deux pour le même ouvrage.

N° 2. Bordure pour tapis.

Se fait sur imberline et s'applique sur un fond de peluche rouge Van-Dyck. Sur l'imberline sont décrits, avec une laine vieil or foncé, de grands carrés, divisés intérieurement, par une laine de même couleur, en quadrillés, retenus au croisement de la laine par un point de croix en soie vieil or de ton clair; étoiles en soie bleu pâle. Entre chaque carré, trois grands points de feston en laine grenat avec même point intérieur en soie vieil or clair. Cette bordure s'applique par un point de Boulogne en laine vieil or, surmonté d'une ganse ondulée en soie vieil or clair, et d'un point de feston mais qui se fait sur l'étoffe du tapis; un point d'épine en soie bleu moyen et bleu pâle mêlés, forme une seconde petite bordure extérieure et se brode sur l'étoffe du tapis, laquelle doit dépasser la grande bordure.

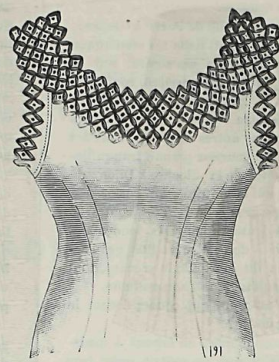
N° 3. Chemise en batiste fermée sur l'épaule, broderie sur tulle entourant le décolleté.

N° 4. Jupen en flanelle crème.

Un haut de jupon monté à une ceinture à coulisse; l'ampleur est serrée derrière en deux étages par des rubans en satin crème; à ce haut de jupon, se monte un volant rehaussé d'une dentelle-torçon, ainsi disposé: trois plis couchés profonds, un entre-deux assorti à la dentelle; deux plis rabattent sur la couture de réunion.

N° 5. Costume de dîner.

Jupe en taffetas bleu pâle; dans le bas un volant en surah, et sur le tablier cinq volants de dentelle, sur lesquels pose, de chaque côté, un ornement en brocart



N° 3. Chemise boutonnée sur l'épaule.



N° 6. Costume en tissu anglais uni et rayé, brun et bleu, pour fillette de huit ans et plus.

N° 5. Costume de dîner en surah blanc, brocart, lamé argent, et dentelle.
De madame Hubler, 306 de Clichy.

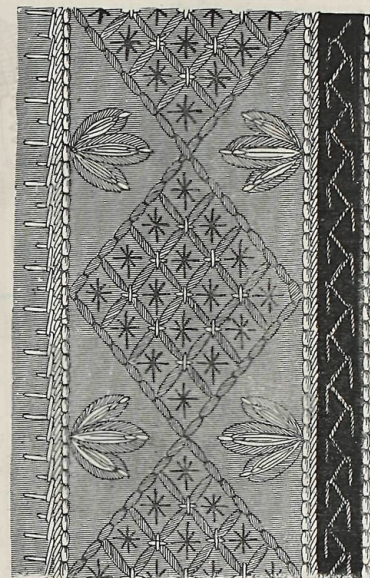
MODÈLES DE TRAVAUX DE DEMOISELLE LECKER
Rue de Rohan.



N° 8. Dessous de vase ou de lampe en drap bleu de deux tons.



N° 4. Jupen en flanelle crème et dentelle.



N° 2. Bordure pour tapis, brodée sur imberline.

gris lamé argent. Le dos princesse, et la tunique en surah bleu pâle, disposée en plis tombants. Le corsage à basque avec un plastron en brocart et des dentelles. Manche arrétée au coude, parement en brocart et engageante en dentelle.

N° 6. Costume en tissu anglais uni et rayé brun et bleu, pour fillette de 8 ans et plus.

Robe princesse; au contour quatre plissés. Une draperie forme coque derrière; pan carré sur lequel tombe l'ornement froncé qui coupe le dos verticalement. Col carré. Manche à parement rayé.

N° 7. Costume en vigogne prune, pour fillette de 8 ans.

Robe princesse; dans le bas deux hauts plissés de dix et quinze centimètres, un biais pour tête et deux coques tombantes avec traverse. Devant, brandebourgs en biais de moire, Pélerine ornementée de moire dessinant une forme de capuchon.

N° 8. Bordure pour dessous de lampe rond.

Deux points de feston écartés, le premier ondulé en laine bronze clair, le second disposé en dents, bronze moyen; point de chaînette bronze clair formant le cercle surmonté d'un rang de points noués bouton d'or; grand point de feston bronze moyen, et plus petit point en sens inverse bleu pâle; cinq points lancés en soie noire partent du point de chaînette, et sept en soie rose sèche foncée dans l'intérieur de la dent; cinq en soie blanche au rentrant de l'ondulation du premier feston. Bordure en drap bleu pâle cernant le fond en drap bleu foncé, brodé de fleurettes jetées brodées avec les tons suivants: Quatre tons de rose sèche du foncé au clair; une fleurette se brodera du ton foncé au ton moyen clair, celui-ci employé pour la feuille du milieu. La suivante du ton moyen foncé au ton clair. Trois tons de vert passé. Les tons moyen foncé et clair pour la fleurette foncée. Les tons moyen clair et le ton clair pour la fleurette en soie claire.

irréprochable de goût qu'elle portait la dernière fois que je l'ai vue. Il est vrai que c'était à la sacristie de Saint-Thomas-d'Aquin (sa paroisse), au bras de son oncle, à la sortie d'un des beaux mariages de la saison.

Ah ! quelle jolie chronique je ferais en écrivant tout ce que m'a raconté mon vieux diplomate, surtout si

j'y joignais tout ce qu'on dit sur lui et sur sa femme. Mais c'est impossible. Beaucoup d'histoires seraient un peu... raides et toutes ne sont qu'un tissu de médisances, de calomnies et de suppositious peu charitables que je déteste,

Et vous aussi, n'est-ce pas ?

CONSTANCE.

LES JUMEAUX

Cahors possède deux avantages : son climat et ses environs.

Il est difficile de trouver un ciel plus bleu et un soleil plus splendide que le ciel et le soleil qui planent au-dessus de ses rues étroites. On voit des rayons sur toutes les maisons et cela suffit bien pour faire oublier et même pour cacher les défauts dont quelques-unes, des plus anciennes, sont atteintes.

En outre, la ville est entourée de campagnes si luxuriantes, si pleines de chansons et de parfums, que l'on croirait au rendez-vous de tous les oiseaux de l'univers, à celui de toutes les fleurs envoyant à l'air leurs émanations douces et parfumées.

C'est que Cahors est situé dans le Midi, et que le Midi seul sait aussi bien faire éclore les roses et donner asile à tant de pinsons et de fauvettes.

Si je voulais citer tous les merveilleux endroits qui entourent la ville comme une ceinture éblouissante, je n'en finirais pas. Je n'en citerai donc qu'un : La Moissy.

La Moissy comptait en 18.., d'après une statistique ordonnée par M. le maire, 780 habitants tout au juste.

Le village possédait une église, une mairie, une école et un château.

L'église avait pour curé un vénérable prêtre dont les plus anciens se souvenaient d'avoir entendu la première messe. Il se nommait l'abbé Jean.

C'était le fils d'un paysan, le père Gros-Jean. Les paysans avaient soustrait le qualificatif *gros*, sans doute parce qu'ils le trouvaient irrévérencieux pour un curé qui, d'ailleurs, ne le méritait pas. Il avait cinquante ans, taille longue et maigre et cheveux grisonnants ; faisait beaucoup de bonnes œuvres et adorait les enfants. Voilà pour l'abbé.

Le maître d'école était un petit homme à lunettes tantôt bleues, tantôt vertes, selon le besoin de ses yeux qui étaient fort capricieux, car il était rare de le voir deux dimanches de suite avec les mêmes.

Il devait, en outre, malgré les rides profondes qui sillonnaient son visage, malgré ses rares cheveux tout blancs, et malgré aussi ses pauvres appointements, posséder une troisième paire de lunettes, couleur de rose celles-ci, à travers lesquelles il voyait toute sa vie ; car jamais plus d'illusions et de gaieté franche ne

s'étaient fait, à la fois et pour aussi longtemps, un nid dans une tête de maître d'école.

Ce monsieur Rilvoi était terriblement laid, ce qui ne l'empêchait pas d'être adoré de ses élèves, une troupe de gamins qui, pieds nus, les cheveux au vent, et pas toujours débarbouillés, avaient plus vite fait de voler les poires de son jardin que d'apprendre à lire.

Nous ne dirons rien de M. le Maire : on doit respecter l'autorité.

Le château était, sans nul doute, le plus bel ornement de La Moissy. Majestueux et grave comme un souvenir du passé, avec ses grosses tours et ses pierres noires et moussues, il attirait un grand nombre de curieux : le château de La Moissy avait eu sa réputation [de splendeur et il la méritait bien.

Peu soucieuses de cette beauté sévère tant vantée, les hirondelles avaient fait leurs nids dans les trous des murs, au milieu des grandes lianes qui les tapissaient, et rien n'était plus charmant à voir que leurs têtes brunes et mutines se montrant parfois à travers le feuillage.

A l'époque dont nous parlons, le château avait pour hôte, outre les hirondelles qui égayaient son extérieur un peu trop sombre, un jeune couple nouvellement uni, M. et madame de Mérillac ; une vieille dame, la grand'tante du mari ; deux babys de quelques mois, une nourrice et un domestique.

La vieille dame se nommait madame Flamand, les deux babys Gaston et Amaury.

Or, voici ce qui se passait dans ce château un soir du mois de septembre.

Dans une vaste pièce tendue de damas violet, en face d'une immense cheminée de pierre où pétillait un bon feu, sur un lit aux couvertures sombres, une jeune femme, la mère de Gaston et d'Amaury, se mourait.

Elle était fort belle malgré la pâleur répandue sur son visage et que faisaient mieux ressortir les épais bandeaux de ses cheveux noirs.

La tête enfouie dans un oreiller couvert de dentelles, les yeux à peine ouverts, on eût pu croire que le dernier soupir s'était envolé de ses lèvres mi-closes, aussi doucement et avec la même rapidité que les hirondelles s'envolaient d'entre les lianes, le matin, à l'heure du soleil.

Debout près du lit, les poings crispés et les yeux hagards, un homme, M. de Mérillac, épiait le moindre mouvement de la mourante, tandis qu'à genoux auprès du berceau rapproché du lit, et où gazouillaient les deux enfants, madame Flamand pleurait.

On avait donné des hochets aux petits; ils riaient...

Soudain M. de Mérillac se pencha sur la jeune femme. Elle lui parla tout bas; alors il prit Amaury et Gaston et les lui mit entre les bras.

« Mon Dieu! murmura-t-elle en les couvrant d'un regard où brillait toute son âme, je vous confie mes deux enfants! Vous me les avez envoyés le même jour, ne les séparez pas! Faites qu'ils s'aiment et que les joies et les afflictions de l'un deviennent les joies et les afflictions de l'autre... »

Elle se tourna ensuite vers son mari et madame Flamand, voulut parler encore, mais sa voix s'éteignit. Elle sourit, les deux petits s'échappèrent de ses bras et tombèrent à ses côtés comme deux fleurs dont on aurait brisé la tige.

Et pendant ce temps le feu qui pétillait mettait des lueurs pourprées sur les tentures sombres, et les paysans qui passaient devant le château se disaient :

« En voilà qui sont heureux! »

Si madame Flamand se courba davantage sous le poids de sa douleur, si leur père devint plus sévère dans sa tristesse, Gaston et Amaury, les deux jumeaux, ne s'en aperçurent pas. Ils n'en continuèrent pas moins leurs gazouillements et n'en firent pas moins de jolis rêves.

L'hiver se passa lugubre pour les autres. Quand les fleurs furent mortes, quand le pare n'eut plus de verdure, quand les pierres du château se montrèrent plus noires à travers les branches sèches des lianes, M. de Mérillac et madame Flamand pleurèrent plus encore, car rien n'attristait l'âme comme les tristesses du ciel. Quelquefois, le soir, on étendait un tapis devant la cheminée et les enfants jouaient en regardant la flamme.

Mais le père ne souriait plus à leurs ébats; la douce et sainte compagne de sa vie dormait de son dernier sommeil, et les joyeux rires des enfants ne suffisaient pas à chasser ce souvenir.

Cinq ans se passèrent ainsi, bien tristes, puis la douleur violente fit place à une sorte de mélancolie, dans le grand château. Le temps, qui fait mourir les roses et les fait revivre après, sait bien aussi faire ressusciter les joies après les avoir détruites.

Gaston et Amaury grandissaient et se ressemblaient d'une manière étrange, seulement Gaston était blond, et l'on prévoyait que les cheveux châtain d'Amaury deviendraient bruns plus tard.

C'était bien le même regard, les mêmes yeux grands et noirs, la même bouche sur laquelle, ainsi qu'un papillon sur une fleur, un perpétuel éclat de rire semblait battre des ailes. Ils étaient de la même taille, forts pour leur âge, et s'aimaient comme leur mère l'avait désiré.

Ils jouaient et couraient dans le parc, grimpaient aux arbres, saccageaient les fleurs, revenaient un instant et disparaissaient de nouveau...

Un jour — les enfants ont des idées bizarres! — Amaury fut pris d'un caprice qu'il voulut à l'instant mettre à exécution. Il apportait de son excursion à travers la campagne un pauvre captif, prisonnier aux ailes bleues, qui se débattait à peine; un magnifique papillon qu'il avait surpris se balançant sur la tige flexible d'un roseau. Eh bien! il eut la fantaisie de piquer le malheureux insecte dans la main ouverte d'un de leurs aïeux, dont le portrait appendu à la muraille était de grandeur naturelle.

Et cela le fit beaucoup rire de voir ce grand personnage à l'air sévère, en costume d'autrefois, le front hautain, le regard altier, tenir dans sa main un papillon aux ailes bleues!

Ils arrivèrent ainsi, bons, choyés, adulés, à l'âge de dix ans.

Un soir du mois d'août, à l'heure où d'ordinaire on se mettait à table, Gaston et Amaury n'étaient point rentrés.

Le ciel était noir, l'atmosphère lourde, les branches frêles des peupliers frissonnaient et les hirondelles montraient à travers les feuilles leurs têtes gracieuses avec des mouvements inquiets. Il était évident qu'un orage se préparait.

Le couvert était mis, madame Flamand fronçait les sourcils, M. de Mérillac était rêveur et consultait à chaque instant le ciel tout noir et la pendule, dont les aiguilles lui semblaient marcher avec une rapidité surprenante.

« Il leur sera arrivé quelque accident, dit d'un ton grondeur la vieille dame. Aussi c'est de votre faute. Vous les laissez courir dans les bois comme de vrais gamins. De mon temps... »

M. de Mérillac allait répondre quand la porte s'ouvrit violemment; Amaury parut, tout en sueur et les cheveux collés aux tempes. Sans prendre le temps de rassurer personne, et avant qu'on pût lui adresser une question il s'écria :

« Vite, mon père, vite; il faut envoyer quelqu'un en bas. Gaston attend, nous n'avons pas pu monter, vite... »

— Pourquoi? Qu'y a-t-il? demanda M. de Mérillac.

— Vite! répéta l'enfant.

Son père, qui avait envie de gronder et d'embrasser en même temps, descendit avec lui.

Alors un spectacle étrange s'offrit à ses yeux. Sur une des marches du perron de la grande cour d'entrée, une fillette de sept à huit ans paraissait dormir, tandis que le blondin Gaston, agenouillé devant elle, semblait gravement occupé à palper son cœur.

En s'approchant davantage, M. de Mérillac s'aperçut que les vêtements des deux enfants étaient trempés et que la petite fille était d'une pâleur mortelle.

Amaury avait déjà pris la main de son père et lui disait d'une voix suppliante :

« Elle va peut-être mourir! il ne faut pas qu'elle reste-là! »

M. de Mérillac se pencha sur elle, passa sa main sur la tête de Gaston toujours agenouillé, et prit la petite dans ses bras.

Les deux frères le suivirent, et arrivèrent ainsi dans la salle à manger où madame Flamand maugréait fort

contre la liberté excessive que son neveu laissait à ses enfants.

« Ah mon Dieu ! s'écria Gaston ; il n'y a pas de feu ! Amaury, va trouver Hébert, dis-lui d'allumer ici. Va vite, mon petit Amaury, va. »

Et pour aller plus vite, il suivit son frère. Il lui semblait qu'Amaury n'arriverait jamais.

Pendant ce temps, M. de Mérillac déposait la fillette sur un fauteuil, et madame Flamand, ne comprenant rien à ce qu'elle voyait, commençait à la déshabiller tout en grondant encore.

Hébert ne se fit pas attendre, et bientôt un grand feu pétilla dans l'âtre. Comme la petite était glacée on l'enveloppa dans une épaisse couverture de laine, puis on l'approcha du feu qui flambait.

M. de Mérillac dut forcer Gaston à changer de vêtements ; l'enfant ne pensait qu'à sa petite protégée.

Quand il revint, elle souriait dans son grand fauteuil, promenait autour d'elle ses grands yeux étonnés.

De légères teintes roses se montraient à ses joues, et ses cheveux blonds commençaient à boucler sur son front.

Elle était très-jolie ainsi avec son air un peu craintif, et M. de Mérillac contemplait en souriant sa tête toute blonde.

On ne pensait plus au dîner. La table restait sans convives, et Gaston et Amaury tirant leur père par son paletot lui disaient en même temps :

« Père, nous allons te raconter une histoire ; tu vas voir ! »

Mais Hébert reparut au moment où l'histoire allait commencer. La petite jeta un regard d'envie sur le plat fumant, et comme on lisait dans ses yeux, on approcha le fauteuil de la table, on dégagea ses bras cachés sous la couverture, et madame Flamand lui mit sur les épaules une de ses vieilles pèlerines à fleurs rouges, ce qui la fit rire.

La petite mangea comme si rien de nouveau n'était survenu dans son existence, et comme si tout à l'heure encore elle n'avait pas failli mourir.

Gaston et Amaury parlaient.

« Oui, père, disait Amaury, nous nous amusons dans le parc ; mais ce n'est pas gai de toujours rester au même endroit. Il nous prit l'envie d'aller plus loin.

Je sais bien que nous avons tort, mais pour une fois seulement... Enfin nous laissâmes de côté la grande grille et nous nous mîmes à courir bien au delà du parc.

— Oui, ajouta Gaston ; et c'est très beau où nous sommes allés. Figurez-vous, père, que nous avons trouvé au fond d'un ruisseau des cailloux violets, que je veux garder pour faire des bagues quand je serai un homme.

— Et, reprit son frère, de grandes herbes vertes, longues et fines, rayées de blanc, et qui ressemblent à des rubans.

— Pour mettre dans les cheveux ? demanda la petite.

— Déjà coquette ! » dit madame Flamand.

M. de Mérillac sourit.

Qu'y a-t-il de plus joli que ce babil des enfants ? Et qu'est-ce qui repose mieux l'âme que le son de ces voix câlines et douces ?

« Et puis, reprit Gaston encouragé par le sourire de

son père, notre chemin était si beau que nous sommes allés jusqu'à l'Albe. »

L'Albe est une toute petite rivière, presque un ruisseau, très peu folâtre de son habitude, qui suit lentement sa route en fredonnant sa chanson, mais qui prend des velléités d'insubordination après les pluies d'orage, et sait se faire craindre à certains moments.

— L'Albe, continue l'enfant, était très grosse aujourd'hui. On aurait dit qu'elle était furieuse, mais elle était bien jolie quand même, et les roseaux qui la bordent se balançaient si bien sous le vent !

Voilà que nous nous frayons un chemin à travers les grandes branches, on ne pouvait plus nous voir tant elles sont hautes...

Nous nous assîmes sur les bords. Nous causions depuis un instant, quand Amaury me dit qu'il devait être tard. Nous nous levons, mais voilà que de l'autre côté de la rivière je vois quelque chose de blanc qui suit le cours. Ça flottait tout doucement... Je me penche, je regarde bien, et je reconnais une petite fille. »

La petite qui mangeait entre Gaston et Amaury, laissa tomber sa fourchette et se prit à écouter le récit avec la même attention qu'elle eût écouté un merveilleux conte de fées.

— Alors, Gaston veut se jeter à l'eau pour la sauver ! s'écria Amaury.

— Du tout, c'est toi qui as voulu la sauver !...

— Non !

— Si ! Et la preuve c'est que je t'ai repoussé de toutes mes forces, et que tu es tombé. C'est pendant que tu te relevais que je me suis élancé...

— Alors, dit Amaury, j'ai eu peur ; j'ai cru qu'il allait se noyer...

— Ah ! fit l'enfant avec un geste un peu narquois ; je sais nager, et je ne courais pas autant de risques que toi qui ne sais pas. Enfin, je pus la saisir et la ramener auprès de mon frère.

— Alors nous l'avons apportée tous deux, car nous ne savions où la conduire, et nous n'avons rencontré personne.

Voilà notre histoire, père !

— Chers enfants ! répondit M. de Mérillac, chères bonnes petites créatures ! Ce que vous avez fait est beau et bien, et voilà une fillette dont la mère va bien vous aimer. »

La petite fille sourit tristement.

« Je n'en ai pas ! dit-elle.

— Votre père, alors ? »

Un rayon de joie illumina son visage.

« Oui, répondit-elle, mon père vous aimera bien ! Mais il ne saura ce qui m'est arrivé qu'à son retour. Il est loin d'ici pour quelques jours encore, et je suis seule avec Millette.

— Qu'est-ce que c'est que Millette ? demanda Amaury.

— C'est ma nourrice. J'avais cinq ans lorsque ma pauvre maman est morte. C'est Millette qui l'a remplacée... »

Gaston et Amaury devinrent tristes. Cette enfant leur rappelait qu'eux aussi ils n'avaient point de mère.

« Que fait votre père, ma mignonne ? demanda M. de Mérillac.

— Il soigne les malades, monsieur.

— Il est médecin à la Moissy ?

— Oui, monsieur. Mais depuis une semaine seulement. Avant, nous habitions Toulouse.

— Et vous dites, mon enfant, qu'il est loin d'ici?

— Papa est à Toulouse. Il n'est encore venu à la Moissy que les deux premiers jours de notre arrivée. Ensuite il est reparti, parce qu'il avait beaucoup de choses à terminer là-bas; mais il va revenir la semaine prochaine.

— Comment se nomme-t-il, votre père?

— André Lebel.

— Et toi? demanda Gaston.

— Moi, je me nomme Jeanne!

— Eh bien, ma petite Jeanne, reprit M. de Mérillac, nous allons faire prévenir Millette; elle viendra ici; la pauvre femme doit être désespérée de ne savoir où vous êtes. Vous et elle coucherez ici cette nuit, puisque votre père est absent. Cela vaudra mieux pour vous. Où demeurez-vous?

— Pas loin d'ici, monsieur. Tenez, on aperçoit la maison là-bas, entre les arbres.

Et elle désignait une maisonnette blanche au toit d'ardoises que les derniers rayons du soleil faisaient scintiller.

« Mais, c'est la maison de Jacques! » s'écria Amaury. La petite se récria.

« Mais non, dit-elle, c'est celle de mon père! »

Il fut fait comme il avait été dit. Hébert fut chargé d'aller en grande hâte chercher Millette, et tous deux revinrent une demi-heure après.

Quand elle aperçut Jeanne, assise entre Gaston et Amaury, le sourire aux lèvres, elle poussa un grand cri, et s'élança vers elle, sans faire attention à M. de Mérillac ni à madame Flamand. Hébert lui avait dit : « Vous avez bien failli perdre l'enfant! » Et tout le

long du chemin elle l'avait vue, avec son imagination de méridionale, pâle, les yeux fermés, mourante. Il avait beau lui répéter : « Mais elle est sauvée, maintenant!... Ce n'est plus rien!... Vous la trouverez à table!... » La bonne femme n'en voulait rien croire... Pour elle, Jeanne allait mourir! Aussi sa joie, en la revoyant ainsi que l'avait dit Hébert, fut si grande, qu'elle toucha presque au délire. Elle prit la petite dans ses bras, la serra, l'embrassa, se mit à pleurer, à rire, à l'embrasser encore.

« O mignonne! mignonne! disait-elle. Je te revois, je ne rêve pas, c'est bien toi! »

Mais tout à coup elle poussa un grand cri : Jeanne ne bougeait pas, ne répondait pas... La réaction se faisait maintenant. Elle s'était évanouie.

Alors Millette perdit tout à fait la tête; et l'on eut toutes les peines du monde à la rassurer, à la consoler, à lui faire comprendre que la fillette n'était pas morte, que tout à l'heure elle ouvrirait les yeux et lui sourirait encore.

Elles couchèrent au château; ou du moins Jeanne y coucha, car la nourrice passa la nuit auprès du lit de l'enfant qui, revenue de son évanouissement, avait été prise de fièvre.

M. de Mérillac ne permit pas qu'elles quittassent sa maison avant le retour de M. André Lebel, et ce fut lui qui alla le chercher, la semaine suivante, à la diligence de Cahors.

Millette ne l'avait pas accompagné, mais elle le lui avait dépeint si exactement qu'il put facilement le reconnaître.

JEAN BARANY.

(La suite au prochain Numéro.)

MOT TRIANGULAIRE

- 1° Le piéton l'aime unie et de frênes bordée.
- 2° Adroit petit Poucet! Quel tour il lui joua!
- 3° Un taureau pour Cerbère? ah! sa porte est gardée!
- 4° Ce pronom personnel, l'amitié l'inventa.
- 5° Si cette voyelle est muette,
Vous ne l'imitiez pas, fillette!

Le mot du Logogriphe du 17 Septembre est *Conciergerie*, dans lequel on trouve : *or, encore, ogre, orge, ronce, congré, oie, croc, roc, roi, cor, noce, grec, cri, coin, cire, gêne, once, corne, coing, cierge, neige, noir, ocre, etc.*

Les Patrons suivants seront donnés en Octobre :

Le 1^{er} Octobre. — Houppelande. — Jaquette. — Robe de petite fille. — Pardessus de petit garçon. — Manteau — Visite. — Pardessus pour petite fille.

Le 8 Octobre. — Patron découpé : Polonaise pour dame.

Le 15 Octobre. — Jaquette. — Manteau à manche peplum. — Capote à revers. — Blouse pour petit garçon. — Robe pour petite fille.

Le 22 Octobre. — Patron découpé : Habit pince-taille.

Le 29 Octobre. — Annexe de travaux : Serviette à marrons en toi'e écrue, avec broderie Richelieu. — Panier à bois avec panneaux brodés. — Bande sur peluche appliquées en satin. — Couvre-assiette de dessert, bordure en broderie Richelieu. — Bande et entre-deux application de nansouk sur tulle grec moyen. — Motif pour nappe d'autel. — Chiffres pour mouchoir et drap.

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4328 bis.
et le Patron découpé d'une robe de chambre à pli Watteau rapporté, figurine page 109.



361

Vareuse, pour petit garçon, en molleton bleu.



360

Paletot, pour petit garçon, en drap melton gris-ardoise.

Veston pour petit garçon, en molleton bleu. — Une petite jupe avec pli creux devant, et une vareuse dont le bord inférieur se fronce à la ceinture de la jupe. Ceinture nouée derrière. Col ouvert et cravate assortie. Intérieurement, Jersey en tricot rouge.

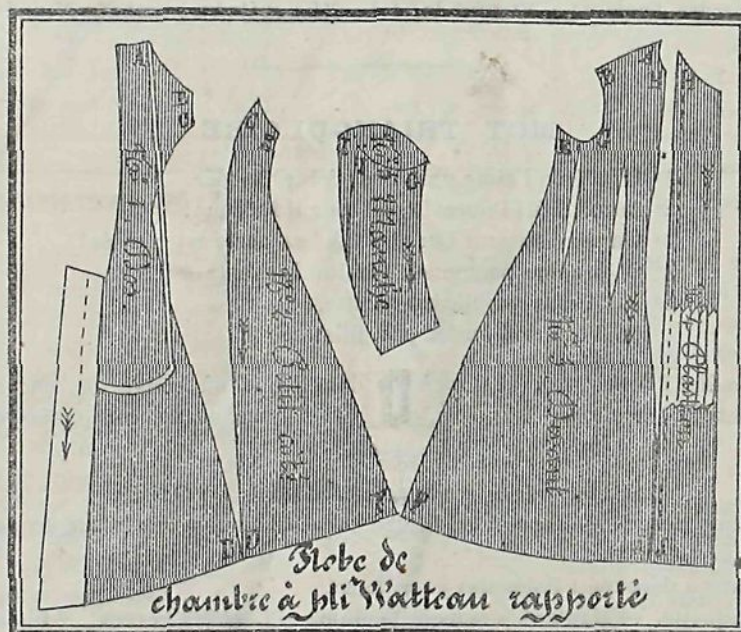
Paletot en drap Melton gris-ardoise. — Piqûre au contour, au parement de la manche et à la poche. Les coutures du dos s'arrêtent plus bas que la taille; elles s'ouvrent sur la jupe.

*Explication
du patron découpé.*

1, Dos avec le pli Watteau rapporté, posé dessus. — 2, Petit côté. — 3, Devant. — 4, Plastron avec le bouillonné posé à la place où il doit se monter. — 5, Manche, même modèle que celle donnée avec la robe-princesse du 11 juin, que l'on prendra pour tailler celle-ci. La robe de chambre est de forme princesse avec un pli Watteau rapporté, froncé au bord inférieur et relevé en pouf fixé à la robe. Le devant a un plastron plissé qui peut se faire en étoffe rayée; ce plastron est coupé d'un bouillonné d'où partent, de côté, trois rangs de dentelle qui viennent s'arrêter sous le pouf du pli Watteau. Tailler

le dos et faire la couture cintrée du milieu; former le double pli qui donne de l'ampleur à la jupe, et le maintenir à l'envers par un ruban. Joindre le petit côté en suivant les coches qui correspondent aux lettres de raccord du détail. Monter le plastron au devant, faire la pince de poitrine et celle du dessous du bras. Froncer le bouillon du plastron, le monter à tête

au bord supérieur. Le pli Watteau doit être taillé sur l'étoffe double, le patron n'en donnant que la moitié; former trois plis creux indiqués par la roulette et le monter à l'encolure; le maintenir au corsage de la robe jusqu'à la taille par un point non apparent; à partir de la taille, fixer les côtés en suivant la ligne de biais, marquée à la roulette afin d'élargir le pli; froncer le bord inférieur et le ramener en dessous pour former le pouf; l'arrêter aux crans



*Robe de
chambre à pli Watteau rapporté*

Détail tracé du patron découpé.

marqués à la roulette et faire une couture horizontale d'une croix extrême à l'autre. Un coquillé de dentelle descend de chaque côté du plastron; une ruche à l'encolure, même ruche à la manche arrondie extérieurement. Ce modèle emploie 4 mètres 25 centimètres, en 1 mètre 20 centimètres de largeur.